

PRÉFACE

*Le plus grand mystère n'est sans doute pas qu'il y ait de l'être — cet état d'éveil dans la présence, conscience ou psyché — mais de l'incarnation : que le verbe humain et le cri animal enlacés se soient faits chair en l'univers et, pour ce que nous en savons, sur la planète Terre. Avec son Observatoire des extrémités du vivant, Tristan Felix, dont nous connaissons le génie des métamorphoses et l'art transformiste au double sens darwinien et burlesque, nous livre une manière de manifeste illustré de la transgression. Outre ce que dramatise, chante, mime, photographie, dessine déclame ou scénographie cette glaneuse d'âmes sur un plateau hanté, l'écriture poétique au cœur du sujet s'épanouit (depuis Heurs en 2002, aux éditions Dumerchez) et prend les contours d'une œuvre.*

Fétus, le premier volet de ce triptyque, propose à l'œil aguerri une suite de clichés d'anatomies noyées dans le formol : la brusquerie horrifique ou fantasque de ces images n'a d'égale que la dilection des mots en regard. Tristan Felix mène une réflexion paradoxale sur les

monstres qui semble inspirer de bout en bout une esthétique volontiers clownesque, souvent tragique, conduite par l'hybris.

La tératologie, on le sait, se réfère à une norme forclosée, qui ne prend guère en compte le phénomène fluvial, torrentueux des anamorphoses du vivant à travers les mille siècles ; à l'échelle des temps géologiques, Aphrodite ou Adonis ne seraient, au fond, que les épiphanies monstrueuses d'une lignée de primates. Et quand advient quelque fantaisie du développement embryonnaire décrite par un Geoffroy Saint-Hilaire, créatures doubles ou composites, janicéphales, acéphaliens, une sorte de rejet aigu de greffe d'espèce psychologique du corps social en son entier se manifeste : on abolit sans égard ni pitié les monstres, ces marcotons d'épouvante. La santé publique, foncièrement apotropaique, prend le relais des superstitions tandis que nos rêves distinctifs entés au songe universel invoquent l'immensité transgressive, la baroque splendeur des mondes appliqués au vivant : mutations avortées ou déviations inspirent la fantaisie génique et suscitent mythes et fables.

Ainsi Tristan Felix interroge ces bocaliers hypnotiques de l'origine avec une ferveur cocasse, comme penchée sur le bouclier de Persée où clignotent les yeux de la Méduse décapitée. Quand cette chair difforme, abandonnée, prend sous l'objectif cette dimension océane, forcément expressionniste, des peintres du tourment et de l'excès, le poème de son côté lui restitue miséricordieusement l'esprit où l'âme, et même la parole. Attention ! Les

monstres nous parlent, si fragiles, par la voix médium-nique du poète : « Mais moi je n'ai pas commencé d'être » dit l'un. « Suis pas une fabrique de jouets / pas un labo de greffes posthumes » déclare l'autre, sur un registre évoquant Corbière. Il semble que pour l'auteure, l'identité, cette illusion qui s'aliène toutes les formes et couleurs, grimaçantes ou angéliques, n'a pour réalité que l'ensemble des influences, suggestions et traumatismes depuis l'exil ombilical. Quant à l'esprit qui nous rassemble, il ne se manifeste qu'à l'extrême pointe de la vulnérabilité humaine.

Dans *Livrée des morts*, deuxième volet de ce retable livresque, nous arrêtons en prologue un paradoxe définitif : « N'est cadavre que ce qui n'est pas reconnu par le point de vue unique de l'intéressé. » Et si la mort, dans ses appareils d'éloignement fatal, n'était qu'une invention abstraite de tyran stérile pour exclure l'enlacement profus et désirable de la Créature biosphérique, grand hermaphrodite pulsionnel s'auto-engendrant et s'auto-dévorant dont nous ne serions, humains, que le reflet pensant, après une ère « de lutte contre une gelée géante, rongeuse du contour des corps » ? Au gré d'un de ces poèmes en prose évoquant certains écrivains de l'avant-siècle fêtés par Hubert Juin, on peut lire en intertitre : « Noé est dans de beaux draps ». Son arche n'est-elle pas identique à l'esprit du Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux de l'anatomiste Georges Cuvier, promoteur cir-

constanciel des théories racistes qu'exploiteront plus tard les Gobineau et Drumont ?

Les quatrains illustrés de Félicées noires en « quarante-trois tarots », bouclent cette poémancie par un hymne baudelairien à ce prodige entre l'ange et le monstre : le chat, funambule parfait, ludion échappé de tous les bocaux céliniens, ombre chinoise libertaire, joue et déjoue son petit rôle irrévérencieux et souverain au nez des forcenés de la raison que nous sommes à peu près tous. Autant que le sculpteur du vide Giacometti, Tristan Felix sait l'apprécier à sa juste démesure. Dans un incendie, entre l'Histoire des animaux d'Aristote et un chat, elle sauverait assurément le chat.

Mais il s'agit du feu des mots dans l'état second d'une traversée des règnes. « Il ne te reste qu'à enivrer la langue pour murmurer la nostalgie d'une lumière, dit-elle, incorporer le rêve d'être toujours ailleurs afin de mieux habiter le vivant. »

*Hubert Haddad*